

Les pages
à relire

LA PENSÉE ÉTRANGÈRE

Sur un livre de M. Wickham Steed

La voie aryenne

Hitler pourra se vanter, avec les bolchevistes, d'avoir été l'homme le plus discuté de l'Europe depuis son avènement au pouvoir. Il a provoqué autant de dénégations que d'apologies. Les études entreprises récemment sur le racisme et le régime de la croix gammée sont, pour la plupart, écrites par des personnes au fait de la question germanique. Elles sont donc systématiques et approfondies.

On doit à la plume avertie de M. Wickham Steed, ancien rédacteur en chef du *Times*, de Londres, un essai des plus intéressants sur le III^e empire allemand sous la férule hitlérienne. Le livre, intitulé *Hitler, Whence and Wither?* contient en moins de deux cents pages un aperçu très net de la situation, une rétrospective philosophique de ce mouvement (des « idées en armes », dirait Daudet); enfin, des considérations politiques qu'on lira avec profit. Sa connaissance approfondie de l'Autriche permet à M. Steed de présenter une analyse pénétrante de l'état de ce pays, qui est tout d'importance dans la formation de la mystique hitlérienne. Le « Führer », sans être analphabète, n'avait pas la culture nécessaire pour comprendre l'école philosophique moderne allemande ni créer des principes durables de gouvernement. Ce n'est donc pas dans l'étude qu'il a pris sa doctrine, c'est dans la bataille de la vie autrichienne.

Esprit essentiellement primaire, Hitler ne saura pas faire le choix entre le vrai et le faux, entre la science et la pseudo-science. Il avalera indistinctement toutes les théories sociales, économiques, raciales, religieuses, politiques; il gardera des lambeaux des uns et des autres, et finira, dans l'ambiance de la campagne pangermaniste omniprésente, par construire un système aussi bâtarde et monstrueux comme seul pourrait l'inventer le cerveau délirant d'un slave extrémiste. Car il y a du slave dans Hitler. L'impitoyable loi de Mendel se révèle dans le « cas Hitler » comme dans le « cas Wagner ». Ce dernier représentant la quintessence de l'esprit germanique, aggravé d'une vague de romantisme inassimilé, somme toute, Hitler est un abaissement. C'est à sa médiocrité intellectuelle même qu'il doit ses succès. Ce qui ne veut pas dire qu'il manque de caractère.

La révélation Hitler n'est en fin de compte que l'épanouissement d'une théorie fantaisiste émise par un Français renégat, d'ailleurs un peu fou, le comte de Gobineau. Celui-ci ne pouvait se consoler d'avoir de très modestes origines gascannes et voulait passer pour un descendant de John de Gaunt, frère d'un roi d'Angleterre. Il avait donc fabriqué de toutes pièces une théorie de mutations linguistiques pour prouver que Gobineau et Gaunt ne faisaient qu'un. Avec de pareils ancêtres, ce diplomate raté se déguisait forcément en ascendance germanique. Ceci fait, il tenta de prouver, avant la lettre, l'existence du Surhomme germanique. Ce ne fut pas difficile, notre auteur ne s'embarrassa pas de considérations scientifiques gênantes.

M. Steed s'applique surtout à rechercher les origines du mouvement hitlérien et les trouve dans le livre de Gobineau: *L'inégalité des races*, écrit de 1848 à 1853, et dans lequel l'auteur attribue

toute civilisation à l'homme du nord qu'il qualifie d'aryen, prenant le Pirée pour un homme et une langue pour une race. Cette théorie était tellement commode que pendant la guerre, Enver Pacha, âme damnée du mouvement Jeune-Turc, déclara qu'avec cette théorie, vraie ou fautive, il se faisait fort de soulever l'Islam contre la Russie et l'Angleterre. On sait qu'il vint à deux doigts de réussir. Si donc on juge des méfaits d'affirmations fantaisistes exploitées par un homme intelligent, on peut tout craindre de ces mêmes théories mises en pratique par un primaire qui ne doute de rien.

Les avancées de Gobineau ont été depuis longtemps rejetées par les savants, mais ils ont été repris par un autre renégat, un Anglais cette fois, Houston Stewart Chamberlain qui, en 1899, popularisa l'idée dans son livre, *Les fondements du XIX^e siècle*, en procédant à une extension du terme germanique.

Selon Chamberlain, la race élue est la race teutonne, qui n'est nullement limitée à l'Allemagne (qu'il admirait pourtant au point de se faire naturaliser prussien durant la guerre). L'auteur anglais englobe dans sa nouvelle désignation les Celtes et la plupart des Slaves. Il va même jusqu'à dire que les qualités de la nation allemande viennent du mélange des races sus-nommées. Porté vers le libéralisme, et n'étant pas particulièrement antisémite, ayant de plus déclaré qu'il ne croyait pas à une civilisation spécifiquement allemande, Chamberlain serait vraisemblablement dans un camp de concentration à notre époque, après avoir été le grand précurseur de l'hitlérisme.

Il ne suffit pas de constater le formidable mouvement de nationalisme allemand depuis quelque dix ans. Il faut encore analyser les raisons primordiales qui l'ont déterminé. M. Steed remonte très justement aux philosophes du début du siècle dernier, Kant, Hegel, Nietzsche, ainsi qu'à Treitschke et Wagner. On comprend difficilement pourquoi il omet Fichte, qui combina l'appel politique à l'unité spirituelle dans son *Rede an die deutsche Nation* et la théorie de l'autarchie dans son *Geschlossene Handelsstaat* (1800-1808). Cette préparation, jointe à la conscience de la défaite dans la bataille pour réaliser des ambitions millénaires, à l'effondrement du régime entier, au désastre économique, devait préparer le peuple allemand à un formidable retour en arrière, à recevoir avidement l'évangile d'un national-socialisme comparable en ampleur à la Réforme suédoise.

Où va l'Allemagne? Question angoissante et que l'on ne distingue pas très bien encore dans le plan de la politique internationale. Reste à savoir qui finira par imposer ses vues, des Junkers, des chefs nazi, des Allemands cultivés ou de la populace. Le danger, ce serait une tentative de diversion extérieure à laquelle le pays recourra peut-être devant ses difficultés intérieures.

La voie aryenne n'a rien de commun avec la voie bouddhique. Elle risque de mener le monde par le même chemin où jadis s'engagea l'Islam: à la conquête d'abord, puis à la décadence.

CALISTHÈNES

Propagande naziste

Y a-t-il, à Paris, une police à la solde de Hitler? Certaines feuilles sont-elles payées par le Reich pour faire sa propagande? ... M. Charles Reber, qui mène une enquête à ce sujet dans *Excelsior*, écrivait récemment:

« Propagande, propagande! tout n'est que propagande. C'est bien là aussi la tâche qui est dévolue à l'Office universitaire allemand en France. Cet office existe depuis plusieurs années déjà. Autrefois, c'était un centre entièrement apolitique, soutenu financièrement par le gouvernement du Reich et qui n'avait pour objet que de venir en aide aux étudiants allemands en France. Depuis l'arrivée au pouvoir de Hitler, l'office est nazi. Il a nettement marqué ses tendances nouvelles en s'appuyant des éléments douteux. L'Autriche ayant héroïquement résisté à l'influence hitlérienne, la jeune secrétaire de l'office, de nationalité autrichienne — ce dont nul jusqu'ici ne s'était soucié — fut brutalement congédiée. Un beau matin, alors qu'elle venait prendre son travail, on lui signifia que l'entrée des bureaux lui était désormais interdite. Au beau milieu du mois, sans motif aucun! Sans préavis et sans indemnité. Les grandes causes ont souvent aussi de petits effets.

Le républicain et pacifiste allemand, M. von Gerlach, réfugié à Paris, a récemment reçu une lettre d'un étudiant qui a assisté à la réorganisation, sur des bases nazies, du fameux office du passage d'Enfer.

Solamenteux deux personnes étaient présentes. Le président de la réunion communiqua tout d'abord « qu'il était question de fonder à Paris, pour les étudiants allemands, un nouvel institut ». Pour cela, il fallait d'abord des étudiants et ensuite de l'argent.

— L'argent, dit le président, nous l'aurons sans difficultés! »

N'oublions pas que, récemment, M. von Gerlach fut pris à partie par l'infâme Midi.

Autre trait de propagande:

« C'est encore et toujours à des fins de propagande, mais cette fois à l'intérieur du Reich, que circulent dans Paris des photographes hitlériens. Ils se disent chargés de prendre des vues de la capitale pour des journaux étrangers. En réalité, ce sont certaines têtes intéressantes qu'ils recherchent. Je ne voulais tout d'abord pas croire à

trois membres britanniques et trois membres indigènes, présidée par le gouverneur.

Le self-gouvernement, fort ancien à Terre-Neuve, a abouti au gaspillage, le gaspillage à la ruine, la ruine à l'abandon de l'autonomie.

Cette histoire d'une démocratie anglo-saxonne est vraiment pleine d'enseignements. Heureusement pour Terre-Neuve, elle faisait partie de l'Empire britannique et elle trouva dans l'autorité impériale une dictature qui n'est pas tout à fait étrangère et qui la dispense d'une forme plus humiliante d'intervention.

Voici quelques années, quand le socialisme fut mis au pillage la jeune république autrichienne, la Société des Nations envoya à Vienne un podestat hollandais. Le roi de Grande-Bretagne avait toujours été représenté à Saint-Jean, capitale de Terre-Neuve, par un gouverneur de même race et de même langue que les habitants du pays. Il était entendu que ce délégué de l'autorité royale n'avait qu'un rôle de figurant et ne prenait pas plus de part aux affaires de l'île que le doge en celles de la République de Venise. Emanation d'un roi déjà constitutionnel, il n'était qu'une griffe. Ainsi les Dominions anglo-saxons semblaient de vraies républiques où seulement le poste de chef de l'Etat n'était pas l'enjeu des brigues et la dépouille des partis, parce qu'il était réduit à un pur simulacre. C'était la perfection du régime parlementaire.

Seulement, quand ce régime, devenu démocratique, a eu vidé la caisse, c'est autour de ce symbole que l'on peut reconstituer, sans à-coup ni révolution, le pouvoir qui va essayer de rétablir les finances.

Les Terre-Neuviens renoncèrent à leur indépendance pour en avoir trop méseu.

Ceux qui savent l'histoire des communes se rappelleront comment les franchises municipales ont péri dans la plupart des villes de France du XIV^e au XVII^e siècles, moins par une volonté centralisatrice des Capétiens que parce que les municipalités avaient mis leurs finances en trop piètre état.

La tutelle administrative de l'Etat sur les communes a d'abord été un conseil judiciaire.

Seulement, quand les mêmes causes de ruine travaillent l'Etat, quand les mêmes factions pillardes le dominent, quel sera le recours? Qui gardera les gardiens comme le demande le vieux brocard latin: *Quis custodiet custodes?*

Un Etat dans l'Etat comme les communes, un Etat mi-souverain comme un Dominion dans l'Empire britannique peut trouver dans l'autorité supérieure un frein et un remède. Mais quand c'est le souverain lui-même qui gaspille parce qu'il est devenu multiple et irresponsable, qui lui imposera sagesse et réforme?

Nos internationalistes, si jaloux de rogner les souverainetés nationales, ne proposent guère de confier cette tutelle au Super-Etat qu'ils veulent construire. Ils lui remettent le contrôle des armements, mais ils parlent peu de faire respecter par lui les deux obligations essentielles que les Etats imposent aux particuliers: ne pas faire de fausse monnaie et payer leurs dettes.

L'inflation et la banqueroute sont au contraire pour les Etats des manifestations de souveraineté plus sacrées que le droit de paix et de guerre, et ceux qui proposent de leur enlever ce dernier ne parlent pas de les priver des deux premiers. On a même élaboré une théorie de droit international qui s'appelle du nom de son auteur la doctrine de Drago, pour interdire toutes les mesures de coercition qui forceraient les peuples à tenir leurs engagements quand ils ne le veulent pas. Un Sud-Américain a baptisé le système; l'Allemagne en a profité plus que personne.

M. de ROUX

(L'Action Française)

Concours d'éloquence...

Les salles bondées de couventines en pamoison ne suffisent plus aux étudiants. Ils discutent maintenant comme des hommes, à la radio. Ils se renvoient la balle d'une ville à l'autre. « La confédération est-elle viable? » Pérorage. On proclame le nom des gagnants en n'oubliant pas de préciser qu'ils ont remporté la palme! surtout parce qu'ils ont bien dit. Oh! ces concours d'éloquence...

On comprend facilement que les jeunes filles se préparent au rôle qu'elles joueront dans la société par des concours sur la façon la plus élégante de servir et de boire le thé. Les étudiants, dont la préoccupation essentielle est de plaire à ces jeunes filles, organisent des débats à cette fin. A Montréal on choisit le sujet suivant: « Que penser des fréquentations sérieuses pour un étudiant? » A Québec, pour faire un peu de diversité dans les termes, celui-ci: « Un étudiant doit-il fréquenter une jeune fille sérieuse? » Pérorage, applaudissements frénétiques, proclamation des vainqueurs. En face d'un auditoire féminin il aurait été compromettant de se prononcer sur le fond. Aussi les vainqueurs n'ont-ils vaincu que parce qu'ils ont bien dit.

Dans les collèges, dans la plupart des cercles de l'A.C.J.C., on organise des débats, ou autrement des concours d'éloquence. Il y a un double effet. Les jeunes gens apprennent d'abord à bien dire avant d'avoir appris à dire quelque chose et l'on développe l'esprit de parti. Il faut bien être pour ou contre un sujet, quel qu'en soit le ridicule; voilà tout.

Nos députés, nos édiles, nos grands patriotes, se rencontrent tous les jours sur le terrain de l'éloquence. Quel succès! Sur celui des idées, le débat dure moins longtemps et les choses se gâtent tout de suite. Evidemment, après la formation qu'ils ont reçue...

Nous promettons la publicité la plus sympathique à l'institution qui, la première, organisera un grand concours de jugement. — G. D.

Le procédé Daman, breveté, éprouvé, assure la construction de routes durables et économiques. (R)

Une légende
polonaise

Chaque pays a son diable, autour duquel se sont cristallisées de nombreuses légendes. L'Allemagne a Méphistophélès, diable-philosophe, mais diable-roturier, la Pologne a Boruta, diable-gentilhomme, diable-aristocrate. Et la noblesse de Boruta est ancienne, car déjà au XVII^e siècle son nom est bien connu. Même le fameux Messire Twardowski, le Faust polonais, ne peut pas se vanter d'origines plus nobles que Boruta.

Le fief de Boruta était jadis — il paraît qu'il l'est encore — la petite ville de Leczyca (prononcez: Ouentchitza) ville ancienne de Pologne, où il y a de belles églises et dont le château a même appartenu aux premiers de Pologne. En outre, Leczyca était célèbre par ses foires, où l'on faisait jadis beaucoup d'affaires, où l'on buvait avec et où l'on s'amusa beaucoup, parfois trop.

De Leczyca, sa capitale, Boruta, selon la tradition, dictait ses ordres et ses volontés à tous les diables de Pologne. C'était le prince, ou comme on l'appelait plutôt, le volévo de tous les diables polonais, et toutefois on peut admettre que les diables aient une nationalité.

Sous les ruines de l'antique château de Leczyca, Boruta possédait un autre château, immense et souterrain. Ses trésors étaient innombrables et se composaient aussi bien de pierres précieuses que d'or et d'argent dont des barres entières gisaient à terre à côté d'autres richesses. Il n'y manquait pas non plus les tonneaux de vin, de malvoisie et d'hydromel, car Boruta était un diable gentilhomme ne buvait pas de bière, boisson trop modeste et trop vulgaire.

On disait généralement, en parlant de lui: « Boruta diable de Leczyca », comme si Leczyca était la propriété du diable et que s'il en était le seigneur. De cette légende populaire représente toujours Boruta, un magnifiquement du splendide costume de seigneur polonais d'autrefois. Il a une robe de velours, des soies, des laines, des bijoux sont en pierres précieuses. En général, on croyait que tous les diables s'habillaient selon le mode allemand, c'est-à-dire en robe ou pourpoint court et, soit avec un habit ou avec des culottes très ajustées. Mais Boruta, lui, ne porte que des costumes polonais, quand il sort dans le monde, il se vêt d'un riche carrosse, attelé de six chevaux noirs. Bien entendu, ajoute la légende, les chevaux rejettent par leurs naseaux la fumée et du feu.

Un diable aussi magnifique que Boruta ne s'occupe point des petites gens, des paysans. A la vérité, s'il rencontrait un pauvre gens s'en allant dans un chariot attelé d'un seul cheval, il les arrêterait volontiers dans les marais, nombreux autour de Leczyca, ou bien il jetait un sort à leurs chevaux et ceux-ci, au lieu de suivre le chemin, tournaient en cercle pendant toute la nuit: c'est seulement lorsque l'aube avait blanchi le ciel et éclairé la terre que les voyageurs s'apercevaient qu'ils avaient fait toute la nuit autour sur place. Mais, caractéristique de Boruta, diable gentilhomme, avec la noblesse polonaise, donnait plus de peine. Il aimait à monter au carrosse des routes, vêtu d'un « kontury » et d'une riche « delia » — sorte de manteau très ample — ceint d'une ceinture à laquelle pendait une « Karabela » — sabre ancien — au manche scintillant de diamants et de pierres fines. Il liait habilement connaissance, blousait, promettait des richesses et, chose à remarquer, tenait ses promesses. Il séduisait les grandes dames par son luxe et sa bravoure, aussi bien que par son grand air. Dans toute la Pologne, on se contait ses prouesses et ses conquêtes et l'on expliquait par son intervention les fortunes subites. On disait: « Hier comme Boruta », « échant comme Boruta », « riche comme Boruta ».

D'où est venu Boruta? On s'est posé plus d'une fois cette question. Les avis des savants sont partagés, comme presque toujours dans des cas semblables. Il serait impossible de raconter ici toutes les légendes attachées aux origines de Boruta, mais voici l'explication la plus populaire. Remarquons seulement, avant de la rapporter, que le paysan polonais vivait au moyen âge parfaitement libre et que, plus tard, sa situation fut toujours meilleure que dans les autres pays européens. Au moyen âge, les abus commis contre les paysans étaient sévèrement punis en Pologne, même parfois trop sévèrement, comme le prouve la sentence célèbre du roi Casimir le Grand, surnommé le Roi des Paysans, qui condamna un grand seigneur, Meko Borokovic, à mourir de faim, pour avoir maltraité des paysans. Aussi, dans les légendes populaires, les mauvais seigneurs sont-ils punis très durement. Boruta aurait été au moyen âge, un mauvais seigneur et un méchant. Il ne craignait ni Dieu ni le roi, il commettait les pires méfaits contre le petit peuple, et son orgueil était si monstrueux qu'il ne se reconnaissait aucun maître en ce monde; il affirmait que la religion, en prêchant le bien, l'humilité et la bonté, était bonne pour un pauvre misérable, mais jamais pour un grand seigneur comme lui.

Comme la Pologne était encore aux mains de plusieurs princes, il était facile à Boruta de rester impuni, en offrant ses services tantôt à un prince, tantôt à un autre. Mais après avoir fait beaucoup de mal, et remporté beaucoup de victoires, il fut tué devant la ville de Leczyca. Et c'est pourquoi Lucifer, qui fit une grande fête aux enfers en son honneur, lui offrit cette ville en fief et le nomma volévo de tous les diables de Pologne.

Tel est ce curieux personnage de la légende polonaise dont le nom et les exploits diaboliques sont toujours bien connus de la tradition populaire. De ses exploits, il y aurait à tirer un beau livre de contes et de légendes, et les amateurs de folk-lore trouveront dans les légendes du diable Boruta un champ fertile à exploiter.

Léon LUBIENSKI

Dr Twardowski, dentiste, 568, avenue du Parc, près rue Laurier, à son bureau de 2 h à 6 h, sur rendez-vous. (R)

grave du mensonge politique. Les mensonges individuels fabriqués, les mensonges collectifs, les mensonges particuliers, tant qu'il y en ait, si bien faits, et si habiles qu'en soit la contenance, sont au moins limités. Mais qu'imagine-t-on de plus dangereux qu'un mensonge illimité, faussant le langage même, extensible donc autant que le langage, inaperçu et doublé d'une sécurité fautive.

La presse politique, si entrée de toutes parts dans la politique parlementaire, a contribué pour beaucoup à l'établissement de cet universel faux entend; elle en a fait la grande extension; elle en maintient aujourd'hui la domination et le vice. Tous les journaux politiques, sans aucune exception, tous les journaux de tous les partis politiques, de la Petite République à l'Autorité, parlent ce langage politique parlementaire, et presque tous les lecteurs entendent ce langage en français. Et les journalistes et les députés savent parfaitement que les lecteurs et que les électeurs entendent en français tout ce qu'ils écrivent et tout ce qu'ils disent en parlementaire. Et c'est ce qui les rend aussi totalement coupables. Car ils ne peuvent arguer de leur ignorance. Mais c'est aussi tout le secret du jeu. La distance qu'il y a du langage parlementaire au langage français mesure à chaque instant le bénéfice de l'opération, puisque les parlementaires promettent au peuple en langage parlementaire et que le peuple tient aux parlementaires en langage français. Les parlementaires promettent les monopoles en langage parlementaire; le peuple fournit son travail en langage français. Les parlementaires font des lois en langage parlementaire; le peuple les reçoit en langage français; il y aurait même une très curieuse étude à faire de la marge que la magistrature est forcée d'attribuer à l'exagération du langage parlementaire quand on en vient à l'application des lois. Les meneurs parlementaires exercent leurs entraînements en langage parlementaire; le peuple reçoit les coups en langage français. Le peuple des grèves se fait fuir en français. Les parlementaires ont traité le recommencement de l'affaire Dreyfus en langage parlementaire; et le petit peuple des anciens dreyfusistes a persisté à croire, — ou à espérer? — que c'était du français.

Si le peuple entendait en parlementaire ce que les parlementaires disent en parlementaire, la domination politique parlementaire ne tiendrait que le temps de se réveiller; et le travail moral pourrait commencer. Mais le peuple entend en français, il aime entendre en français, et cette complaisance à peine conciliante est la forme et la condition d'un assujettissement dont on ne voit pas la fin.

La relation du langage politique parlementaire au langage français présente au lecteur avisé de telles constances et dans leur exagération même et dans les accélérations de telles constances de surcharges que l'on pourrait établir pour un temps donné un dictionnaire en français du langage parlementaire, ou si l'on veut un tableau de concordance, une liste des « sens atteints » par les mêmes mots, par les mêmes tournures, par les mêmes phrases, par les mêmes formules dans l'un et l'autre langage; les paragraphes réservés aux mots honneur, vertu, justice et vérité ne seraient par les moins intéressants.

Charles FÉGU

(Cahiers de la Quinzaine, 1V-20, du mardi 16 juin 1932. Reprise politique parlementaire.)

Savez-vous que René Langlois est aujourd'hui un des plus grands fabricants de réfrigérateurs, de pianos et d'harmoniums du Canada? C'est aussi un des plus grands marchands de radicaux et de tous articles d'ameublement d'un maison. Ce Canadien-Français entreprenant, fils de ses œuvres, fait honneur à sa nationalité et à son pays. — 510 est, rue Sainte-Catherine. Tél. HA 3111.

L'état ne peut diriger
l'économie...

Parlant, dans son remarquable article de *Je suis partout*, de l'économie dirigée, Pierre Gaxotte présente de judicieuses observations:

L'Etat n'est, en aucune manière, armé pour cette tâche. Assurément, il intervient d'une façon continue dans la vie économique: d'abord par la politique qu'il crée ou détruit la confiance; par les impôts qui gonflent les prix de revient; par les emprunts qui déterminent le loyer de l'argent; par les douanes et les contingents qui favorisent ou désorientent le marché; par les franchises, les dégrèvements, les subventions, et, en général, toutes les mesures d'assistance qu'il peut prendre en faveur des particuliers ou des sociétés. Mais cet interventionnisme n'est pas proprement de l'économie dirigée. Celle-ci implique quelque chose de plus, un plan, un équilibre, un rapport imposé par l'Etat entre la production et la consommation, entre les prix de revient et les prix de vente, les salaires et les bénéfices. Prétentions chimériques qui supposeraient d'abord un tripotage de la monnaie avec tous ses inconvénients, mais qui, surtout, paraîtraient devoir conduire à des catastrophes sans précédent.

L'Etat n'est qu'un mot. En fait, l'Etat s'appelle Parlement, ministères, fonctionnaires. Où trouver les garanties de direction? A qui remettre un pouvoir aussi tyrannique et une aussi effrayante responsabilité? Dans un régime de liberté, au moins partielle, on peut espérer que tous les individus n'auront pas la même idée à la fois, que les uns iront à droite, tandis que les autres tourneront à gauche, et, qu'en fin de compte, les erreurs s'annuleront les unes par les autres. L'inertie de la foule est faite de mouvements divergents: c'est un obstacle aux idées neuves; c'en est un aussi à la propagation des idées fautes. Sous la direction de l'Etat l'unification sera complète, tout ira dans le même sens, c'est-à-dire qu'en cas d'erreur, on se trompera à fond, jusqu'à en mourir. La baisse, la hausse, les mauvaises récoltes, la grêle à la moisson, l'épuisement d'une mine, tout engendrera la responsabilité du régime et, à chaque crise économique, il risquera d'être emporté par le mécontentement populaire. Verra-t-il le risque? Il sapera alors à naviguer dans les eaux moyennes, sans s'engager à rien, sans hypothéquer l'avenir, toujours prêt à changer de conduite et à renier ses plans. Sa direction consistera surtout à laisser faire. Alors, à quoi bon?

L'économie dirigée sert surtout de râteau à intérêts particuliers.

Telle est évidemment la forme la plus

La Flore laurentienne et l'onomastique

Ces quelques pages sont extraites de la Flore laurentienne actuellement sous presse. La question des contacts de la langue de tous les jours et de la langue scientifique est d'une extrême importance, et les lecteurs de L'ORDRE aimeront sans doute à savoir ce que pensent là-dessus les botanistes professionnels. Ces lecteurs sont d'ailleurs invités à discuter ces idées, à ce moment surtout où l'essor scientifique qui se dessine exige une difficile adaptation du vocabulaire. — F. M.-V.

La nomenclature binaire latine, fixée par des règles internationales, suffit aux besoins des botanistes professionnels, mais les amateurs, les adeptes d'autres sciences, et en général tous ceux pour qui la Botanique est un objet d'étude secondaire, réclament d'ordinaire avec insistance des noms français. Ces noms français peuvent être soit des noms vulgaires, soit des noms d'origine scientifique, ou à tournure scientifique.

La question des noms vulgaires, dits encore noms populaires ou noms vernaculaires (de vernaculus, esclave né dans la maison), est importante dans un ouvrage comme la Flore laurentienne, ouvrage d'utilité qui veut donner à la connaissance des plantes non cultivées toute sa valeur humaine. Mais, malheureusement, notre pays est ethniquement trop jeune pour qu'il s'y soit formé dans le peuple une onomastique botanique importante. Les canadiannismes véritables, c'est-à-dire spécifiques et d'usage courant, sont plutôt en petit nombre. Ils forment un trésor linguistique d'une valeur inestimable, mais qui, vraisemblablement, ne s'accroîtra plus. Les conditions de la vie moderne, une impitoyable standardisation par l'école et la radio, par le cinéma et le journal, ne permettent plus cet insouciant de la vie quotidienne, ces processus légitimes et cumulatifs, qui aboutissent à la création folklorique.

Le contenu onomastique du folklore canadien-français se ramène à quatre éléments assez distincts. C'est d'abord un apport des colons français, ou des noms vulgaires usés en France sont le plus souvent transportés à d'autres espèces du nouveau milieu ou encore plus ou moins modifiés et transformés. A cette catégorie appartiennent les noms bien connus de Quenouille, Queue de Renard, Tremble, Plaine, Verne, Sans-dragon, Bourdaine, Rouche, etc. Puis vient un élément amérindien très défini et très autochtone, noms empruntés aux Indiens tout au début de l'occupation européenne, pour désigner des choses, généralement américaines. On peut citer, par exemple, Savoyane ou Tisavoyane, Piquette, Asagabina, Atoca, Chicouté, etc. Un troisième élément, d'origine plutôt récente, résulte d'une « assimilation » phonétique de mots anglais, comme Snicroute (Snake-root), Cebeur (Sweet Briar) et d'autres. Enfin, il y a une notable série de créations franchement canadiennes imposées sans doute à des gens venus des provinces françaises de la plaine atlantique, par le contact quotidien avec des plantes dont le facies ne rappelait en rien les objets familiers de l'ancienne patrie. Dans la création de ces noms, le génie poétique du peuple, descriptif et simpliste, naïf et direct, se donne libre cours. Bourreau des arbres,

Quatre-Temps, Bleuet, Gueules noires, Catharinettes, Hart-rouge, Bois de Plomb, Herbe à la Puce, Petits cochons, Epinette, Bois d'Original, Bois barré, Bois d'enfer, Bois inconnu, Thé des Bois, etc.

Ces créations onomastiques sont surtout remarquables dans le domaine des arbres forestiers, où elles sont la nomenclature d'une Systématique populaire élaborée dans les premiers temps de notre histoire coloniale.

Les pionniers de notre pays, sauf exception, n'étaient ni des lettrés ni des savants. C'étaient d'aventureux capitaines, des missionnaires, des soldats, appliqués à une tâche bien définie qui les prenait tout entiers. C'étaient surtout des colons recrutés dans le bon peuple de la Normandie, du Perche et du Poitou. Au débarquement de leurs vaisseaux, ils trouvaient, leur barrant la route, une nature nouvelle. Pour la plupart soustraits à toute influence livresque, à toute doctrine d'école, ils apportaient de France, avec leur petit baluchon d'idées, un système botanique rudimentaire, une série de termes simples exprimant une classification pratique des plantes utiles ou nuisibles à des travailleurs du sol, à des éleveurs, à des bûcherons.

Les voici maintenant aux prises avec cette nature grandiose, sauvage, au visage étranger et mystérieux. Pionniers de ce monde nouveau, aucun produit du sol ne leur est plus important que l'arbre, que les arbres. Aussi, parce qu'il leur faut du bois de charpente, du bois d'ébénisterie, parce qu'il leur faut le tan et la résine, parce qu'il leur faut surtout le combustible, nos pères, malgré le risque du scalp, vont-ils résolument adosser leurs maisons à la forêt.

Mais cette forêt elle-même, si pleine de ressources, est en même temps pour eux pleine d'inconnu et de mystères. La botanique populaire et tout utilitaire apportée de France est en défaut; elle ne les renseigne pas sur les qualités essentielles de résistance et de durée de ces arbres étrangers qui, de toutes parts, s'offrent à leurs yeux. Tout est à expérimenter, tout est à apprendre. Cependant ils ont une base, des cadres, puisqu'ils peuvent distinguer génériquement le Sapin, le Pin, le Chêne, le Tilleul, le Charme, le Hêtre, l'Orme et quelques autres arbres. Devant le Tilleul, le Hêtre, le Charme, dont ils ne voient qu'une seule espèce, proche parente de celle qu'ils connaissent en France, ils durent inférer une analogie de propriétés et de qualités utiles. Mais la situation est tout autre pour les Conifères qui, à cause de leur abondance et de leur utilité, importent beaucoup plus au point de vue du colon. Les Pins du nouveau monde sont fort diversifiés et différents de ceux de France, à la fois par le feuillage et par le fruit. Le Tsuga américain est un objet nouveau. L'Épicéa et le Mélèze, plutôt alpins ou subalpins en France, sont inconnus de ces gens venus pour la plupart des provinces de basse altitude.

Nous assistons alors à un processus dont l'histoire de la science doit tenir compte. Des hommes sans aucune initiation scientifique, explorant les ressources forestières d'un nouveau continent dans un but purement utilitaire, reconnaissent la nécessité d'un schéma quelconque de Botanique systématique; ils deviennent par là même, sans le savoir et sans le vouloir, des pionniers de la science.

Frère MARIE-VICTORIN
(La suite demain)

Post-communion

Le miracle est en moi plus grand que le mystère
Qu'est-ce s'unir au pain de blé? Mais à ma chair
Qui résume le jeu du vice sur la terre!
Ce cœur qui vous reçoit, en ce matin d'hiver,
O Seigneur, ne vaut pas l'étable solitaire
Où vous naquîtes dans le bleu d'un minuit clair!
Mais à ma vanité votre grandeur se mêle.
Si généreuse, si complète et sans retour,
Que, soudain exalté, je sens qu'à votre amour
Mon adoration est une sœur jumelle!

Et voici que la paix des soirs adolescents,
De nouveau, dans mon cœur torturé se déploie
Par vous, mon être encor est affranchi des sens.
Seigneur, vous permettez que je danse! Ma joie
Est telle en ce moment de grâce que je sens
Un intégral besoin que le peuple la voie.
Car moi, dont toute l'existence fut un bond
Vers l'orgueil abusif et vers les chairs païennes,
Comment pourrais-je user des prières chrétiennes?
— Que mon passé vous rende hommage à sa façon!

J'oriente mes vœux vers vos miséricordes
Comme autrefois le temple ouvert sur l'Orient,
Pour qu'avant le matin y vissent vos exordes!
Mon esprit, assailli du doute insinuant,
Est la place publique où hurlent les discords!
Redonnez-moi l'état paisible et confiant.
La vie, hélas! recommencera tout à l'heure.
Telle qu'hier et telle aussi qu'aux autres jours...
Oh! pour en supporter les chocs et les rebours,
Un cœur qui soit un firmament d'Asie-Mineure!

Je n'ai que mes cinq sens pervertis, ô Seigneur,
A vous tendre en retour de ce que je demande.
Ces dupes du futile et du détail mineur,
Qui répandent sans fin leur correlative offrande
D'images sur mon âme éprise de douceur,
Qui s'arrêtent à tout ce qui les affrante,
Ne servent-ils pas à votre gloire un peu
Puisqu'ils ont reconnu vos signes sur les choses?
Au printemps finissant, s'ornent des mêmes roses
L'alcôve impure et les autels des Fêtes-Dieu...

Le vitrail, sous les jets de l'aube, s'illumine
Où derrière le maître-autel, obscur encor,
Vers le Nil, la Sainte-Famille s'achemine.
Seigneur, entre les forts vous êtes le plus fort
Et vous fuyez, pour nous enseigner la doctrine
Que la fuite vaut mieux qu'une inutile mort.
Dans un moment, je sortirai de votre temple
Pour affronter encore le monde et ses péchés
Et l'aurore retarde... O Seigneur, dépêchez
Le soleil pour qu'en moi s'intègre votre exemple.

Alfred DESROCHERS

Jarry Automobile Limitée, 4450, rue St-Denis,
ont dans leurs divers dépôts l'auto neuve ou
usagée qui vous conviendra. Avant d'acheter
téléphonez-leur: PL 8221. Vous obtiendrez dans
l'échange les meilleures conditions.

En traitant avec nos annonceurs, mentionnez L'ORDRE.

Vous lisez cette réclame? D'autres liront la vôtre. Demandez nos taux.

A lire pour l'originalité de leurs vues: Mon
Esquise, de Jules Pournier, 2 vol. à 50 sous cha-
cun; L'Œuvre de l'abbé Groux, par Olivier Asselin,
contenant considérations sur régimes fran-
çais et anglais au Canada, 2 vol. à 50 sous. En
v. à L'ORDRE.

Nos collaborateurs

Ce sont:

● Le directeur-fondateur, OLIVIER ASSE-
LIN, entré dans le journalisme à l'âge de 18
ans comme co-rédacteur du *Protecteur Cana-*
dien de Fall River (Massachusetts), en 1893
(alors qu'il en savait encore moins que la
moyenne des jeunes journalistes d'aujourd'hui,
ceux de l'Ordre exceptés), et qui, 41 ans
après, a encore assez de goût pour son métier
pour n'en pas désirer d'autre;

● LUCIEN PARIZEAU, qui fut l'assistant
de M. Asselin au Canada; qui, à 24 ans, sait
déjà beaucoup de choses, bonnes pour la plu-
part, et que son directeur affectionne parce
qu'il a la même haine du sophisme, de la
cautele, de l'envie, de la sottise et du mauvais
français;

● ANDRÉ BOWMAN, Français gravement
blessé à la guerre, assez bien renseigné sur la
politique internationale pour servir de conseil-
ler à la reine-mère de Roumanie si cette noble
dame demandait à ses moniteurs une pointe
de malice, et assez versé en choses d'Extrême-
Orient (qu'il a habité longtemps) pour nous
faire craindre que le Mikado ou l'empereur
Pou-Yi ne viennent clandestinement nous l'en-
lever;

● GEORGES LANGLOIS, âgé de 30 ans,
mûr comme 50, autrefois reporter à la Presse,
attaché ensuite au Canada pendant quelques
mois, revenu récemment de Paris, après deux
années d'études ardues et intelligentes, rentré
temporairement au Canada, puis passé à l'Ordre
avec Parizeau et Bowman;

● PIERRE BOUCHER, connu jusqu'à ces
jours derniers sous le prénom d'Errol, qu'il a
répudié en l'honneur de l'Ordre pour protester
contre l'anglomanie d'un certain nombre de
nos compatriotes; Montréalais ayant étudié
la philologie sous le maître Ferdinand Brunet
à la Sorbonne, après avoir enseigné le
français dans une école supérieure de l'Ouest
canadien, et qui, en attendant qu'il y ait place
dans notre enseignement secondaire pour les
laïques comme lui, n'a cru mieux faire que
de se joindre à l'Ordre;

● GERARD DAGENAI, jeune Montréalais
sorti récemment du collège, auteur de la
gentille blague sur « M. Magnan et Voltaire »
qui paraît dans une autre colonne;

● DOLLARD DANSEREAU, étudiant en
droit de troisième année, membre du Conseil
des Jeunes-Canada jusqu'à ces jours derniers,
s'il ne l'est encore;

Et un certain nombre de collaborateurs
occasionnels parmi lesquels R. F. Marie-
Victorin, MM. Albert Pelletier, Claude-Henri
Grignon, Berthelot Brunet, Alfred Desrochers,
Annette La Salle, Viviane Décar, Marie Le
Franc, Jean-Marie Nadeau (diplômé de la
Faculté de Droit de Paris), Robert La Rocque
de Roquebrune, René Rouault de la Vigne,
etc.

MM. Dansereau et Dagenais, le premier
distingué par nous comme collaborateur du
Quartier Latin, sont des anciens élèves des
Jésuites, ce qui prouve que nous n'avons pas
de préjugés.

Je suis sûr qu'il ne s'écoulera pas long-
temps avant que le lecteur de l'Ordre n'ait
trouvé cette bonne cigarette.

ces collaborateurs autant que je les aime moi-
même, ce qui n'est pas peu dire.

Enfin, me permettra-t-on maintenant une
parole de papa? La fondation de l'Ordre dé-
cidée, il nous fallait un administrateur. La
forme du journal était si nouvelle que l'expé-
rience ne pouvait rien valoir. J'avais un fils
de 24 ans, Pierre, élève à l'École des Hautes
Études Commerciales depuis bientôt trois ans,
administrateur du Quartier Latin, garçon stu-
dieux, sans prétention, ayant le goût des ques-
tions économiques. Je me dis: « Pourquoi pas
lui? » Il administre maintenant le Quartier
Latin et l'Ordre, tout en se préparant de son
mieux à ses examens de fin d'études. Ceux
qui l'ont vu à l'œuvre chez nous depuis quel-
ques semaines lui trouvent de la maturité, du
bon sens, de l'aisance, de la méthode. Sou-
haitons-lui succès.

Olivier ASSELIN

Meurtres politiques

Les meurtres politiques, en entendant
par là ceux qui atteignent ou visent les
chefs d'état ou de gouvernement, les princes
héritiers ou susceptibles de l'être, portent
en eux des augures sinistres.

La tragédie de Mayerling, celle de
Serajevo annonçaient la guerre; le meurtre
de la famille impériale russe, le triomphe
définitif de la révolution; la mort équivoque
de Charles de Habsbourg, la domination
italienne en Autriche et en Hongrie. On
pourrait multiplier encore ces exemples.
Il y a trois mois, le premier ministre
roumain tombait sous les balles d'un as-
sassin germanophile qui voulait supprimer
un des piliers de la Petite Entente. Il y a
trois semaines, le roi des Belges mourait
mystérieusement, dans un accident d'aspi-
rateur. Albert Ier était connu pour ses
sentiments ententophiles et lui seul aurait
été capable, en cas de nouvelle invasion de
la Belgique, d'entraîner tout le pays dans
une défense aussi héroïque que celle de 1914.

La liste des victimes n'est pas close.
Trop d'événements se préparent, qui néces-
sitent la disparition de quelques hommes
politiques gênants.

Les vulgaires politiciens ont un avan-
tage sur les hommes d'état. Ils ne risquent
jamais leur peau, si peu estimable qu'elle
puisse être.

En traitant avec nos annonceurs, men-
tionnez L'ORDRE.

Les rédacteurs de L'ORDRE reçoivent sur
rendez-vous seulement.

Le choix de Parisien: la « Sweet Caporal »

Un éminent parisien, qui n'était pas re-
venu au Canada depuis 1900, dit que l'un des
plus vifs plaisirs du voyage qu'il fait actuel-
lement chez nous a été d'y retrouver une
bonne vieille amie.

« La cigarette Sweet Caporal », précise-t-il.
« Avant la guerre, quand je travaillais dans
votre pays magnifique, je trouvais si étrange
le goût de toutes ces cigarettes que je cher-
chais longtemps avant d'en trouver une qui
me plût. Et c'est dans une circonstance par-
ticulièrement intéressante que je découvris la
Sweet Caporal. »

« J'étais invité à un banquet donné en
l'honneur de votre grand homme d'état, Sir
Wilfrid Laurier. On m'y offrit plusieurs ci-
garettes que je ne connaissais pas. Je pris au
hasard une Sweet Caporal et, voilà! Je fus
conquis. Je suis étonnamment heureux de re-
trouver cette bonne cigarette. »

Les démocraties chancelantes

La réaction en France.

L'instabilité ministérielle reste un sujet
d'étonnement pour l'étranger, et même
pour le Français qui n'est pas averti.
Quatre-vingt-seize cabinets se sont suc-
cédé depuis 1875. C'est par douzaines que
l'on compte des ministères d'un mois, de
quinze jours, d'une semaine, voire de
vingt-quatre heures. D'une manière gé-
nérale, ce n'est pas la carence gouverne-
mentale en face des problèmes viraux qui
a causé ces chutes répétées: c'est le sys-
tème même. En bref, le système, au lieu
de s'adapter aux besoins présents, s'en est
éloigné au point de devenir un danger
pour le pays. D'où l'intervention popu-
laire. La dernière en date, celle du 6
février, ouvre officiellement la crise du
régime. Elle marque, pour le parlementarisme
français, le commencement de la fin; les
fusillades de la place de la Concorde
font pendant aux massacres d'Odessa. Au
lendemain de la guerre russo-japonaise,
l'assassinat du pape Grégoire annonça, plu-
sieurs années à l'avance, la mort de l'autocratie
tsariste.

Est-ce à dire qu'à la République va
succéder le fascisme, le national-socialisme
ou encore un bolchevisme modifié? Ce
n'est pas impossible, encore que peu pro-
bable. Le Français est infiniment trop
individualiste pour accepter une formule
de régime qui présuppose une tendance
nationale grégaire, comme en Allemagne
ou en Russie, ou une tendance anarchi-
que comme en Italie. Il semble plus pro-
bable que le mouvement de réforme pro-
cède de l'exemple américain, que le gou-
vernement s'appuie sur le sentiment na-
tional exacerbé pour faire adopter certaines
mesures indispensables. Celles-ci ne se

ront pas aussi radicales qu'on le souhaite-
rait, mais elles modifieront la physionomie
du régime au point de le rendre mécon-
naissable dans certains de ses éléments.

Les scandales qui se sont succédé,
depuis 1875, à une cadence malheureuse-
ment trop fréquente, montrent un des
côtés de la faiblesse du régime. Ils n'af-
fectent, en fin de compte, que les sphères
dites dirigeantes et ne sauraient faire pré-
sumer de la santé morale du pays pris
dans son ensemble. Aussi a-t-il plus de
sentiment qu'autre chose dans les indigna-
tions publiques. Au point de vue stricte-
ment politique, cet état de choses est presque
secondaire. Beaucoup plus importante
est l'instabilité permanente des vues et des
directives du régime parlementaire, lors-
que ce régime sombre dans la dictature
irresponsable d'un millier d'individus.

Après les mutilations successives du
traité de Versailles et devant la menace
allemande grandissante, après l'avène-
ment du communisme dans le monde et
l'arrivée au pouvoir de plusieurs gouver-
nements dictatoriaux, il est plus nécessaire
que jamais que le pays sache où il va et
ce qu'il veut. Comme disait Clémenceau:
« Il est parfois plus difficile de vivre la
paix que de conduire et de gagner la
guerre. » Mais le Parlement est là, ouvert
à toutes les influences, bonnes ou néfastes,
à toutes les corruptions, à toutes les
lutes d'intérêts personnels, à toutes les
hésitations, à toutes les lâchetés. A côté
de cinquante hommes à l'esprit clair, il y
en a un millier pour qui le Parlement est
la source de tous profits, qui n'entendent
pas se sacrifier et qui, d'ailleurs, sont d'une
insuffisance qui n'a d'égale que leur suf-
fisance. Enfin, depuis que l'exécutif est

entièrement subordonné au législatif, il
est devenu quasi-impossible de gouverner.
Le sentiment de la Chambre reste pure-
ment velléitaire. C'est justement cette
faiblesse, ce manque de volonté, de puis-
sance, qui condamne, plus que tous les
scandales, le régime démocratique dans le
monde, et en France d'abord.

En Angleterre.

L'évolution française ne surprend per-
sonne; celle de l'Angleterre reste un sujet
d'étonnement. On était habitué à la tran-
sition britannique qui ne procède que par
petites étapes. Aussi, l'avènement du
premier cabinet travailliste fit-il envisager
la décadence définitive de la Grande-Bre-
tagne. Le malaise politique est plus mar-
qué en de là de la Manche qu'en deçà,
mais il disparaît aux yeux du public sous
une accumulation de faits économiques
parfois trompeurs.

Le système parlementaire est essen-
tiellement d'origine anglaise; il s'est par-
faitement adapté au cours des siècles aux
besoins du pays. Ce que l'étranger n'a
pas compris, c'est qu'il n'était pas un objet
d'exportation.

Et bien, ce système parlementaire, re-
présentatif, démocratique, qui faisait l'or-
gueil de l'Angleterre, s'effrite lentement,
non pas sous les coups d'un travailisme
en délire, mais à la suite des empiétements,
des modifications que lui font subir les
deux partis orthodoxes, libéral et conser-
vateur, depuis une trentaine d'années.
Déjà, pendant la guerre, on s'était aperçu
de l'impotence du Parlement en face de
certaines questions politiques, administra-
tives, militaires ou diplomatiques: c'est la
routine parlementaire qui empêchait d'éta-
blir la conscription dès les premiers jours,
c'est la peur de l'électeur qui fit pencher
les Communes en faveur d'une politique
d'isolement, de désintéressement des gran-
des questions internationales européennes.

L'erreur fut fatale. La suprématie an-
glaise, qui était incontestée, a cessé de
l'être. Plus que partout ailleurs, la dé-
mocratie parlementaire représentative a
fait faillite. Seule, la très forte tradition
d'autorité qui est encore reconnue à l'exé-
cutif a empêché la machine politique de
se détraquer tout à fait. La France est
en proie à la dictature parlementaire;
l'Angleterre étouffe sous une dictature ad-
ministrative, sous une bureaucratie dont
les règlements ont force de loi. Il n'y a
qu'une différence d'espèce entre les deux
pays qui sont en équilibre instable.

Depuis quinze ans, le parlement an-
glais n'a pas été capable de résoudre les
grands problèmes sociaux (chômage, tau-
dis, réglementation du travail, instruction
publique). Le désordre interne du parle-
ment a empêché la solution de problèmes
extérieurs comme celui de l'Inde, ou in-
ternationaux comme ceux des dettes de
guerre, de la sécurité et du réarmement de
l'Allemagne. Il a suffi d'une campagne
menée par la clique germanophile, d'ai-
leurs très puissante, pour influencer sur le
Parlement et lui faire prendre des déci-
sions néfastes. Il suffit aujourd'hui
d'une pression de quelques intérêts finan-
ciers pour lancer l'Angleterre, temporairement
du moins, dans l'orbite des États-Unis.

On a vu la disparition virtuelle de la
Chambre des Lords en 1912, sans qu'il
y eût de protestations sérieuses; on assiste
de nos jours à la démolition progressive
des Communes. Du haut en bas de
l'échelle sociale, on entend cette phrase:
« There's something to be done », qui en
dit plus que de longs discours. Tout le
monde reconnaît la nécessité d'une for-
mule plus souple de gouvernement. L'ap-
parition et surtout le développement extrême-
ment rapide du fascisme témoignent
des tendances de la génération nouvelle
à se débarrasser d'usages périmés et à
s'assurer le pain quotidien.

Au Japon.

Aucun état moderne ne s'est dévelop-
pé aussi vite que le Japon. En 70 ans,
l'Empire s'est transformé radicalement,
passant de l'état semi-féodal asiatique à
l'état semi-démocratique européen, avec
des Chambres copiées sur le modèle repré-
sentatif, une bureaucratie de formule mo-
derna, une armée puissante, une très forte
marine et un système d'éducation qui n'a
rien à envier à celui des autres puissances.
Il a fallu créer, puis développer un régime
économique, industriel, financier et com-
mercial adapté aux besoins de l'époque;
créer en un mot tous les impiediments de
la civilisation moderne. L'effort a été
prodigieux dans tous les domaines.

Il y a cependant quelque chose qui
ne marche pas dans tout cet organisme
nouveau, quelque chose qui n'a jamais
bien marché: le Parlement. Organisé par
le prince Itô sur le modèle allemand, comme
d'ailleurs toute la bureaucratie, la
Chambre des députés (à l'origine un corps
législatif réunissant les élites) n'a pas tar-
dé à devenir un simple parlement d'ordre
moderne, où l'on parle, où l'on régit la
corruption, où règne aussi l'indécision. Le
suffrage universel au Japon est devenu une
affaire d'argent. Un siège coûte jusqu'à
100,000 yens. Malgré les usages parti-
culiers du pays, les ministres ne peuvent
se soustraire entièrement à l'influence des
démagogues ou des gros intérêts financiers.
Il en résulte des scandales, des conflits
très graves entre les chefs permanents de
l'administration et les ministres. En fin
de compte, ce sont les hauts fonctionnaires
qui ont le dernier mot, ou encore l'armée
ou la marine. Ces conflits entraînent des
flottements dans la politique intérieure ou
extérieure. Le Parlement déclanche le
mouvement démagogique; ses représen-
tants sont prêts à tout. Ils veulent actuel-
lement moderniser le Japon sur le modèle
américain, en faisant du Nippon un
Babbitt. Les grands problèmes leur

échappent, et Tokio serait probablement
sous la coupe de l'Angleterre, des États-
Unis ou de la Russie sans le contrepois
efficace de la Chambre des Seigneurs, du
Genro et du Conseil privé. Les déboires
extérieurs se traduisent par un formidable
mouvement de réaction ultra-nationaliste.
Les « noirs » veulent un retour à la tradi-
tion purement japonaise, un gouverne-
ment à poigne comme il en existait au
temps des Shôguns, la suppression d'un
Parlement ouvert à toutes les compromis-
sions. Ici encore, la tentative, cependant
bien timide, d'une démocratie parlemen-
taire et représentative a connu un échec
retentissant. Plus que partout ailleurs le
suffrage universel, le long des côtes du
Pacifique, est moribond.

Il serait prématuré de conclure que
les démocraties sont sur le point de dispa-
raître. On ne peut toutefois se refuser à
voir qu'elles chancelent, qu'il est temps de
les réformer. L'évolution des sociétés mo-
dernes exigent de nouvelles formes de
gouvernement. Déjà, plusieurs pays ont
jeté par-dessus bord les anciennes for-
mules. Il ne s'en portent guère mieux et
l'on peut croire qu'ils ont évolué dans le
mauvais sens. L'état-roi est aussi inhu-
main que la dictature parlementaire; il
abaisse le citoyen à l'état d'ilot.

Mais entre les extrêmes, bolchevisme
rouge, brun ou noir, il existe le moyen
terme. Les nations qui l'oublient pour-
raient bien tomber au rang de puissances
secondaires.

André BOWMAN

Pharmacies Wilbrod Paquin. Parmi les plus
avancées du Canada par clients sages et
économiques. A cause grand assortiment, prix
réduits, livraison rapide. 4500, rue Papineau, AL
2122, et 1200, rue Mont-Royal, CH 2122. (r)

L'ORDRE est pour l'homme d'affaires un
intermédiaire idéal pour la sollicitation de
certaine clientèle.